

Saint - Cloud

1848. La France est au lendemain d'une deuxième révolution. Les catastrophes politiques, la suspension du travail et le chômage des ateliers nationaux ont jeté sur le pavé de Paris et livré à toutes les tentations du désespoir, de la misère et du désespoir des milliers de bras inoccupés et d'existences déclassées. Dans le but de remédier à cette crise économique, particulièrement aiguë à Paris, mais surtout pour éloigner de la capitale les ouvriers en chômage que l'on considère comme une menace à l'ordre public, l'Assemblée nationale décide la création de colonies agricoles dans les provinces de l'Algérie et vote un crédit de cinquante millions pour leur établissement. Le 27 septembre, le général Lamoricière, ministre de la Guerre, fait préciser dans un arrêté les conditions d'admission des citoyens désireux de s'expatrier pour l'Algérie comme cultivateurs ou ouvriers d'art.

Ainsi donc, ces premiers colons ne sont pas des déportés politiques, mais des gens qui se sont embarqués librement pour l'Algérie.

Le premier détachement de ces ouvriers-colons est celui qui doit aller peupler le centre de Goudiel, ancien nom de Saint-Cloud. Ce détachement se compose de deux cents familles formant un total de huit cents personnes. Le départ s'effectue du quai de Bercy, le 8 octobre 1848, sous les auspices du général de Lamoricière qui prodigue alors des encouragements aux colons, exhorte leur patriotisme et remet à l'un d'entre eux, le colon Gosselin, un drapeau tricolore.

Cette glorieuse relique, pieusement rapportée par la descendante d'un « Quarantehuitard » est aujourd'hui à Bollène. Elle ira, nous le souhaitons, rejoindre au Musée de Saint-Cloud, près de Paris, celui des conscrits de la classe 1927 qui y fut déposé par l'arrière-petit-fils du colon Marquet.

Comment s'effectue ce voyage ?

C'est une longue série d'inconcevables vicissitudes. Dites-vous bien qu'à cette époque le chemin de fer n'allait pas même jusqu'à Lyon... On en était encore aux diligences... Pour transporter à la fois tant de monde et de bagages, le gouvernement décide d'emprunter les canaux et les voies fluviales. Nos colons embarquent donc sur des bateaux plats traînés par des chevaux de halage, bateaux spécialement aménagés, dont l'intérieur offre un coup d'œil aussi pittoresque que lamentable... Et voici Marseille... La frégate l'*Albatros* conduit nos Parisiens jusqu'à Arzew... et le convoi parvient enfin à Saint-Cloud le 26 octobre 1848.

Immense est leur déception, et plus désolée leur surprise à leur arrivée à Saint-Cloud. Le pays est inculte et inhabité : partout des cailloux, des palmiers nains et des lentisques. Où est donc le paradis terrestre promis, où est la riche plaine arrosée par la grande rivière bordée d'arbres magnifiques ?

Goudiel n'était cependant pas désertique : il comprenait deux ou trois foyers d'Espagnols groupés depuis 1845 autour de l'auberge de Joseph Huertas, dit « Campillo », à l'enseigne *A la ville de Saint-Cloud*, qui devait donner plus tard son nom au village. Cette auberge marquait la halte aux conducteurs de troupeaux et aux militaires se rendant d'Oran à Mostaganem. Un Français, M. Laville, vivait là aussi depuis 1846. Enfin quelques militaires du 12^e régiment d'infanterie légère tenaient un petit poste.

Ni Campillo, qui s'occupait d'entreprise de voitures publiques et de commerce de comestibles, ni Laville n'avaient encore défriché un espace de terrain appréciable à l'arrivée du détachement. On peut dire que la création du village de Saint-Cloud date de 1848.

Nos colons procèdent immédiatement à leur installation. Ils se partagent des baraquements rudimentaires construits hâtivement par le génie militaire sur un espace débroussaillé qui devint plus tard la place Malakoff. Ces baraques, où doivent vivre pêle-mêle huit personnes souvent de familles différentes, sont très inconfortables. Quarante familles qui ne peuvent se loger sont alors dirigées sur Mefessour pour y former une annexe. Cette annexe s'appelle Renan depuis 1893. Chaque colon reçoit dans le village un lot à bâtir de six ares et un lot de jardin de vingt ares. A chaque famille est attribué selon son importance un lot de deux à dix hectares dans le périmètre de la commune. Chaque colon touche aussi un bœuf, des semences, un porc et un matériel de culture très rudimentaire. La voiture, la charrue, la herse sont communes à quatre puis à deux associés. Cette première distribution est gratuite, les suivantes seront remboursées à long terme. Ainsi pourvus, les colons se mettent à l'œuvre. Leur tâche est immense : tout est à faire, à créer, à organiser. Mille difficultés surgissent ; les concessions sont entièrement en friches. Pour les rendre propres à la culture, il faut d'abord les débarrasser des rocs, des palmiers nains et des lentisques et cela à la pioche ou avec une charrue pour quatre. Dans l'ensemble, nos colons sont des ouvriers : des terrassiers, des menuisiers, des maçons, des doreurs, des tisserands et non des cultivateurs. Ils n'ont aucune

connaissance précise d'agriculture, et l'agriculture ne se devine pas ; c'est le résultat d'une longue expérience. Les semences distribuées sont de qualité médiocre et leur distribution est trop tardive. Les instruments aratoires ne sont pas toujours bien choisis, ni appropriés à la nature du sol. La nourriture fournie militairement n'est pas suffisante et souvent de mauvaise qualité. La chaleur précoce de la saison, la sécheresse, extraordinaire cette année-là, rend l'épreuve des colons encore plus pénible et douloureuse. Ils sont une proie facile pour les maladies : le paludisme importé des marais voisins de Têlamine, la dysenterie, le choléra. Le choléra, de 1849 à 1851, se chiffra par cinquante et un décès, dont dix-neuf en un seul jour. Les colons se réfugient alors sur le plateau de Tazdout pour échapper au mal. A cette époque M. Campillo fait construire une chapelle à Saint-Roch pour que les siens et ses domestiques soient préservés de cette terrible maladie.

Malgré tous ces obstacles (mauvaise nature du terrain, ignorance du métier de colon, maladies), les vrais travailleurs trouvent dans leur énergie et leur puissance morale le moyen de vaincre les difficultés. Les aventuriers les faibles ont disparu. La colonie est bientôt réduite aux seuls hommes décidés à résister à tout prix. Dix-huit mois après leur arrivée, trois cents maisons de colonie sont construites, et les colons ont récolté un peu d'orge et de blé, vendu du bois et du charbon provenant du défrichage.

Les vides produits par la maladie ou le désespoir sont comblés en 1851 par de nouveaux volontaires choisis par ordre de priorité parmi les soldats qui ont servi en Algérie, parmi les cultivateurs d'Algérie mariés, parmi les cultivateurs de France mariés.

Cette année 1851 voit la fin de la colonisation subventionnée. Trois ans plus tard, les colons de Saint-Cloud reçoivent leurs titres définitifs de colons. On se salue en disant : « Bonjour, M. le propriétaire ! »

Malgré tous leurs efforts, les colons vivent péniblement sur ce sol fertile et peu favorisé par le régime des pluies, qui le plus souvent manquent au moment où elles sont le plus nécessaires aux céréales. En 1852, trois colons, MM. Marquet, Louisin et Desprès, dont on ne saurait trop louer l'initiative intelligente, comprennent qu'il faut changer de culture. En 1851, M. Bonzon, officier directeur de la colonie, avait tenté un essai de culture de la vigne. Il avait échoué. Nos trois amis, aidés de M. Leslin, reprennent l'expérience. Ils achètent à La Sénia et à Misserghin des boutures de vigne et les plantent dans leur terrain. Après

une sélection de variétés qui durera plusieurs années, ils distribuent gratuitement des boutures à leurs camarades. De cette époque, 1862, date le vignoble et la prospérité de Saint-Cloud.

En 1864 deux hectares de vignes sont en rapport. En 1868, dix. Pendant les années 1872 et 1873, c'est d'un seul coup le grand essor. Un colon de Saint-Cloud, M. Louis Laurent, obtient en effet, en 1873 à l'exposition de Vienne, un prix pour ses vins et eaux-de-vie. C'est le signal d'un défrichement général et de nouvelles plantations de vigne. En 1895, près de trois mille hectares sont plantés. Nos colons commencent à récolter le fruit de leur travail, et l'aisance franchit le seuil de bien des demeures, quand une calamité s'abat sur le pays : le phylloxéra... Le magnifique vignoble de Saint-Cloud est arrêté dans son bel essor. On arrache ces vignes qui avaient coûté tant de peine, ces vignes qui font l'orgueil de leurs propriétaires ; on se remet aux céréales. La culture en est désastreuse. Il fallut tâtonner pour connaître les plants américains et franco-américains qui conviennent au sol et au climat. Après bien des expériences coûteuses, Saint-Cloud en 1914 avait reconstitué son magnifique vignoble d'autrefois... L'énergie des pionniers se retrouve dans leurs descendants. A notre départ, le vignoble comptait plus de quatre mille hectares.

Le village a suivi, lui aussi, les progrès de cette prospérité. Aux baraques et aux maisons de colonie succèdent de belles demeures, aux pistes, un réseau routier particulièrement dense. Des municipalités laborieuses et pleines d'initiative font bénéficier Saint-Cloud de toutes les commodités de la vie moderne et l'embellissent de belles

plantations de pins. En mai 1962, la petite ville de Saint-Cloud, forte de huit mille deux cents habitants, est devenue chef-lieu de canton et par là même le centre d'attraction de toute la région.

A côté de l'œuvre des pionniers nous nous faisons un devoir de signaler les services éminents rendus à nos colons par les Espagnols émigrés pour la plupart d'Almeria et de Valence. Par leur travail et leur expérience des cultures méditerranéennes ils ont été d'un grand secours aux colons français et ont contribué à la prospérité du pays.

Nous ne saurions oublier un autre élément de cette prospérité : les Musulmans. Mieux adaptés que quiconque au climat et au sol algérien, ils ont prêté leurs bras pour contribuer à la mise en valeur du pays. D'abord peu nombreux (deux cents en 1852) et disséminés en tribus nomades, ils se sont fixés petit à petit, grossissant Saint-Cloud d'un quartier de plus en plus important.

La situation économique une fois stabilisée, les municipalités successives vont pouvoir songer au confort et à l'agrément en aménageant le village et ses environs.

Un réseau routier très dense, dont le docteur René Bordères supervisera le tracé, va succéder aux pistes et rayonner à travers les cultures. On relie Saint-Cloud à la commune annexe de Kristel, dont les maisons s'accrochent à flanc de montagne au-dessus de la mer, on pousse même jusqu'aux Abreuvoirs le long des plages et, plus tard, une route pittoresque permettra d'atteindre Oran à travers les dunes en passant par Aïn Franin.

En 1914, M. Emile Jaeger va créer à

la sortie nord du village ce qui sera la ravissante pinède de « la Source » ; les hautes frondaisons de ce vallon ont abrité les mounas bruyantes et joyeuses d'un grand nombre d'Oranais. Puis ce sera une véritable forêt de pins qui naîtra sur les contreforts de la montagne des Lions à l'initiative du Dr Emile Bordères et de son adjoint M. Martinez.

Au village même, succédant aux premières baraques, les demeures particulières témoignent de la prospérité générale ; un jardin va embellir la place de la Mairie, un stade de sports sera installé à la sortie sud du village. Puis viendront successivement un Casino municipal, la nouvelle poste, le dispensaire agricole...

Un second essor s'amorce sous la municipalité du docteur Cor : les H.L.M. et les Castors vont apparaître, on annonce un collège secondaire, des industries même doivent venir s'implanter à côté de celles déjà existantes (caoutchouc, distillerie des frères Sanchez, conditionnement d'agrumes Montréal) ; mais l'œuvre entreprise restera inachevée.

Le vent de l'Histoire va vider Saint-Cloud de ses forces vives. Des nôtres, il ne reste aujourd'hui que notre curé et deux religieuses demeurés par devoir auprès de ce qui fut une église, une vieille dame qui veut mourir sous son toit et une plus jeune dont il vaut mieux ne rien dire.

A Saint-Cloud d'Algérie l'activité a disparu et les lumières du soir se sont éteintes. La vague gaulloise, que certains ne voulaient pas voir à détruit une belle œuvre. Hélas ! la leçon n'a pas servi... et le ressac emporte le reste.

XXX.

Saint-Cloud a été une commune française pendant exactement cent-dix ans, du 1^{er} juillet 1852 au 1^{er} juillet 1962. Pendant ce temps elle a connu quinze municipalités qui ont été présidées par :

MM. Cartais Jean-Louis (1-7-1852 à juin 57), Cheze Eugène (juin 1857 à mai 59), Hiver Charles (mai 1859 à août 60), Stieldorff Emile (septembre 60 à novembre 63), Feraud Maurice (novembre 63 à septembre 70), Gillot François (octobre 70 à février 75), Gallot Anatole (février 75 à mai 75), Vallon Jean-Baptiste (août 75 à mars 76), Drouin Isidore (mars 76 à décembre 81), Vallon Jean-Baptiste (décembre 81 à mars 82), Lacroix Pierre (mai 82 à février 86), Boussaumier Emile (février 86 à juin 91), Jaeger Emile (juillet 1891 à juillet 1917), Bordères Emile (de 1919 à 1943), Cor Eloi (de 1944 à fin juin 1962).

Nous n'oublierons pas d'ajouter, en témoignage d'estime et de gratitude, que Saint-Cloud était jumelée à son homonyme des Hautes-de-Seine dont le maire, M. Francis Chaveton, fidèle à ses amitiés comme à un noble principe de solidarité nationale, a — toujours et hautement — manifesté ses sentiments Algérie française.



AIN FRANIN... les beaux souvenirs